

HASSI MESSAOU, UN MIROIR AUX ALOUETTES

Par Farid Ghili

1917. En cette année-là, la Première Guerre mondiale qui s'étendait dans toute l'Europe cause encore des ravages abominables.

Loin de ce théâtre macabre qui fera des millions de victimes traitées ignominieusement comme de la chair à canon, en Algérie, d'autres hommes ayant échappé miraculeusement à la conscription, mènent un tout autre combat, quotidien, de résistance pathétique et désespéré, face à la reconquête inexorable par la nature des espaces spoliés par l'homme.

Messaoud Rouabah, chame-lier se son état, livré au seul tourbillon de ses pensées, guidé par l'instinct infailible de ses animaux, avance machinalement en direction d'un point d'eau, première étape de son voyage. Messaoud, qui fait partie de ces hommes qui ont choisi de cohabiter en communion avec le désert, sait que le Sahara exige le respect, faute de quoi, la sanction sera sans appel.

Dans ce désert austère et rébarbatif, dont les fresques et foyers de fossiles séculaires appellent à revisiter son histoire immémoriale, le soleil darde impitoyablement ses rayons, sur l'immensité du sable ocre, où seules les dunes cassent l'invariable monotonie.

Messaoud connaît parfaitement la région. Les lignes des crêtes des grandes dunes ondulantes au rythme du murmure du vent, les oueds asséchés se transformant subitement en torrent au moindre orage, les points d'eau providentiels, les mamelons rocheux servant de promontoire à l'occasion où les rares arbres au feuillage pérenne n'ont plus de secret pour lui. Les nomades qui l'ont appris à leurs dépens, savent mieux que quiconque que la fiabilité des informations topographiques et l'observance des règles de base sont vitales pour leur survie.

En harmonie avec la cadence lente et régulière de ses compagnons de voyage, ces dromadaires, appelés à tort ou par paresse intellectuelle chameaux, qui peuvent résister à la soif pendant plusieurs jours, il atteint enfin sa destination. Hélas, les aléas de la nature étant irrésistibles, sans être pour autant imprévisibles, il constate désabusé que le point d'eau est quasiment à sec. Sans céder au découragement, encore moins se lamenter, car l'une des vertus qui caractérisent un bon musulman, c'est d'accepter avec fatalité, ce dogme profondément enraciné dans l'esprit, les épreuves imposées par le Tout-Puissant et de croire à la providence.

LE Puits de MESSAOU

Après un repos mérité sous la fraîcheur bénie des nuits constellées, qui lui a permis de reprendre des forces, Messaoud décide de se muer en puisatier. Son séjour au R'hir au contact des «Ghatassines» l'a initié à ce dangereux métier. Il prend son courage et ses outils rudimentaires à deux mains et il pioche consciencieusement pour atteindre la nappe phréatique fossile depuis plusieurs millénaires, lorsque les rivières et lacs n'étaient pas que des mirages efflorescents.

Sanglé à la corde tressée de fibres de feuilles de palmiers, il creuse lentement eu égard à la dangerosité de la tâche, longtemps de l'aube au coucher du soleil. Sans trouver l'eau.

L'obstination fait partie de son tempérament, léguée par ses ancêtres, les farouches Chaâmba, qui, plusieurs siècles auparavant, après avoir écumé les grands chemins, finirent par s'installer, 300 km plus au nord, dans une contrée rocailleuse et inhospitalière qui forgea, forcément, ce caractère rugueux et revêché qui leur permet, en toutes circonstances, de faire face aux épreuves.

La présence d'un liquide noirâtre et visqueux appelé «guetrane», utilisé déjà comme combustible par les anciens, qui l'agace un chouïa, mais auquel il n'accorde pas trop d'importance, ne le détourne pas de sa quête effrénée de l'eau salvatrice, qu'il finit par trouver, naturellement, comme si de rien n'était.

En ce moment précis, Messaoud ne se doutait pas que ce «guetrane» qui l'a sérieusement handicapé dans son labeur, s'avèrera plus tard, tout aussi précieux que l'eau et impactera définitivement le destin de ce lieudit au milieu de nulle part, mais aussi celui de l'Algérie.

Messaoud abreuva d'abord son troupeau, puis ensuite seulement il se désaltéra et fit un brin de toilette.

Ces coups de pioche annoncent la naissance de Hassi Messaoud (Bir Messaoud).

1958. La guerre d'Algérie fait rage. A Hassi Messaoud, la société Repal, qui a essuyé des échecs dans la recherche, notamment dans la région de Relizane, débute enfin l'exploitation du pétrole qui a jailli des entrailles de la terre en 1956 en mettant en service le puits MD1, qui, ironie du sort, ne sera qu'à 1 km du puits creusé par Messaoud, presque 40 ans auparavant.

Ce lieudit, où venaient s'approvisionner en eau les caravanes,



Bir Messaoud, le puits qui donna son nom à la ville (bir signifie puits), est vénéré comme un marabout.

niers, deviendra, désormais, la destination privilégiée pour les pionniers du pétrole en Algérie.

Au fil du temps, les tentes en toile vulgarisée par le fameux blue jean, feront place aux baraques collectifs en tôle, puis aux cabines dites sahariennes en bois, et enfin à l'érection de bases-vie en dur, avec les espaces verts et les commodités nécessaires, parallèlement au développement des installations industrielles.

Le premier puits de pétrole MD1 fait rapidement tache d'huile. Il devenait évident que Hassi Messaoud recelait l'un des plus grands gisements pétrolifères du monde. Son exploitation nécessitait, cependant, des moyens techniques et financiers importants. Les autorités françaises scindèrent l'immense champ en deux zones géographiques ; outre la Repal, qui avait la concession des champs, situés au Sud, il fut attribué les champs du Nord à la CFPA.

Chacune de ces deux sociétés érigea sa propre base-vie, distantes d'une quinzaine de km l'une de l'autre. Chaque base possède sa pépinière, sa piscine, sa ferme, sa salle de spectacle, ses cafés, ses installations sportives. Cependant, la ségrégation manifeste, notamment dans les condi-

tions d'hébergement et de restauration qui existait entre les Français et la majorité des Algériens, exacerbait les esprits de ceux qui étaient aux yeux des expatriés, encore des indigènes, qui ne pouvaient, de ce fait, bénéficier des mêmes droits.

Rapidement, un petit centre administratif en charpente métallique, avec quelques commerces et services, en forme de couloir aérien, verra le jour, quasiment à équidistance des deux bases, véritables cités idéales pour les uns et cités ouvrières pour la majorité indigène.

Lorsque l'exploitation commence, la population de Hassi Messaoud, résidant en majorité dans les bases pétrolières, n'excède pas 1 500 âmes.

Progressivement, des demandeurs d'emploi des régions environnantes, notamment, de Oued Souf et Chaâmba afflueront, en quête d'un emploi, de manœuvre essentiellement. Le lieu de rencontre et de recrutement sera un café maure qui deviendra célèbre sous l'appellation, certes sarcastique, de «Qahouette Choumara» («Café des Chômeurs»), mais reflétant avec justesse le statut social de la plèbe qui le hante quotidiennement.

F. G.
(A suivre)

CHRONIQUE DE BÉJAÏA

La place de la psychologie

Pendant des siècles, Béjaïa a conservé les auréoles d'une ville de savoir et de connaissance. A une époque de l'histoire, cette ville était la perle de la Méditerranée où se fait la rencontre de grands penseurs et artistes venus du Bassin méditerranéen. Mais que reste-t-il de cette gloire d'antan ? Et est-ce que la science et le savoir ont toujours leur place ?

Aujourd'hui, tout augure d'un avenir désastreux et aucune partie n'a les moyens de parer à ce cataclysme intellectuel et scientifique. La psychologie qui regroupe des spécialités diverses et qui a un champ d'étude très vaste peut répondre à la question du départ et nous confirmer ce grand désastre.

A l'Université de Béjaïa, cette discipline scientifique est rattachée au département des sciences sociales, un département qui s'occupe autant de l'administratif que du pédagogique. Ce département ne propose pour la communauté étudiante ni formations, ni séminaires de grande envergure qui iraient enrichir le savoir théorique et pratique de nos étudiants et enseignants universitaires.

La qualité de l'enseignement est médiocre, les bons enseignants qui peuvent assurer leurs cours et transmettre le savoir aux étudiants sont très rares. Des indolents à la place de ceux qui ont la volonté de travailler et des ignorants à la place des érudits. Le pire, c'est qu'on trouve des enseignants qui ont fait des formations de sociologie et de philosophie en train d'assurer des cours de psychologie clinique. Tout cela, au détriment des enseignants qui ont consacré leur carrière dans l'étude, la recherche et la pratique de la psychologie clinique. Quelle aberration dans un pays en état de métastase sur le plan scientifique et intellectuel !

Une bonne formation universitaire va permettre un bon exercice du métier de psychologue. Mais, malheureusement, on constate le contraire chez nous. Tout ce qu'on a évoqué sur la qualité de l'enseignement universitaire de cette discipline se répercute négativement sur les étudiants et les premières vagues de psychologues cliniciens sortant de l'Université de Béjaïa depuis 2010. Par conséquent, des étudiants de deuxième cycle d'études, ainsi que des nouveaux psychologues sortant de l'Université de Béjaïa qui ne connaissent pas les notions de base de cette discipline.

Ce qui est aussi important à signaler, c'est la négligence de la psychologie par la population locale qui trouve plus d'assurance à aller se guérir chez les charlatans que chez les psychologues qui utilisent des méthodes scientifiques. Sur ce point, on peut passer à l'inaperçu, car, la société algérienne en général est prisonnière d'un esprit irrationnel et d'une pensée archaïque. Mais le mal pour la psychologie et ses acteurs est dans nos hôpitaux, où ces derniers sont l'objet de moquerie et de marginalisation de la part du personnel médical. Ils reprochent aux psychologues leur courte formation et leur savoir jugé très limité.

Dernièrement, un responsable d'un établissement hospitalier de la wilaya de Béjaïa a ordonné le partage d'un bureau entre un psychologue et un médecin de travail. Ce responsable qui doit revoir le code de déontologie du psychologue dans son chapitre 03, article 15 et qui stipule que «le psychologue dispose sur le lieu de son exercice professionnel d'une installation convenable et des locaux adéquats pour permettre le respect du secret professionnel, et des moyens techniques suffisants en rapport avec la nature des actes professionnels et personnes qui le consultent».

Tout ce qu'on a vu renseigne sur le manque d'une réelle volonté de faire valoir la psychologie et la science en général dans cette région et dans le pays en général, car Béjaïa n'est qu'un petit échantillon qu'on a pris, vu son rapport historique à la science, au savoir et au civisme depuis des siècles.

Aujourd'hui, de plus en plus de troubles psychologiques et de personnes en détresse sont signalés dans cette région qui a les taux les plus élevés de suicides et une violence en recrudescence d'une année à une autre. Tous ces phénomènes et d'autres, le psychologue et la psychologie peuvent leur apporter des solutions et du soutien pour les individus.

Amar Benhamouche,
master 02 en psychologie clinique,
session juin 2012, Université de Béjaïa

TEXTO... TEXTO... TEXTO... TEXTO...

• Je suis une femme de 33 ans, kabyle, universitaire sérieuse, intelligente, charmante, stable, travaille dans les finances : cherche pour mariage homme entre 36 et 40 ans de Kabylie, habite 15 ou 16, universitaire, sérieux, non buveur, intelligent, charmant et stable dans le travail.
mon email : yuathet1@hotmail.com

• Toi ma confidente.
Toi qui connais par cœur toute ma vie.
Toi qui m'as fait partager des moments inoubliables.
Dont le 23 novembre, les escaliers, le sport... et j'en passe.
Tu es mon amie.
Mon amie tu resteras.
Fidèle tu seras.
Car l'amitié seule est notre destin.

Je tiens à te dire que quand tu croiras que la vie perd son charme.

Que les idées noires te désarment.

Je serai là pour te tendre la main.

A toi ma très chère amie (S. Mouna)

• Mon très cher adorable et aimable Poupoune (H.), je tiens à te remercier pour la joie et l'amour que tu me donnes.

Je te souhaite un bon anniversaire en plus la semaine prochaine nous soufflerons notre première bougie ; un an déjà passé depuis la naissance de notre belle histoire. Ta deuxième partie qui t'aime beaucoup.

Didouche A.

Ecrire à : textosoir@gmail.com